toujours se croire à la veille de le devenir. L'observation, le calcul et l'expérience, tels sont les degrés par lesquels le philosophe s'élève au rang de créateur. Sans doute, le hasard le place quelquefois sur le premier de ces degrés; mais c'est par ses propres efforts qu'il gravit les deux autres. Newton, disent les prêtres et les gens du monde, voit tomber une pomme, et le système de l'attraction est créé; Galilée jette les yeux sur une lampe suspendue à la voûte d'une église, et la loi de l'isochronisme du pendule est découverte. Cela est peut-être vrai; mais combien de gens ont vu tomber des pommes; combien d'autres ont vu des corps se balancer à des cordes, sans rien déduire de ces faits? C'est que les grandes découvertes n'appartiennent qu'aux grands de génie; c'est qu'elles n'éclosent que lorsque les connaissances requises ont atteint à la gemme. Ce n'est donc point du hasard, ou du jugement, comme on le prétend quelquefois, que Joseph Montgolfier inventa les aérostats; mais bien après avoir long-temps et assidument médité sur le moyen de parvenir dans les places fortes en s'élevant dans l'air. Les travaux de Priestley, de Cavendish et d'autres ces célèbres contemporains, avaient fait connaître les propriétés de ces nouveaux gaz dont quelques uns sont plus légers que l'air atmosphérique. On savait combien l'air a de promptitude dilatation de la chaleur, et cet effet était déjà mesuré assez exactement. Joseph Montgolfier et son frère réfléchirent cette observation; ils connurent les propriétés des différens gaz et essayèrent plusieurs moyens de résoudre la question qui les occupait. La difficulté en était facile; mais il y a une marche immense entre une première vue et la solution pratique d'un problème; ce ne fut donc qu'après diverses tentatives, qui remontent à 1782, que l'inventeur se décida à ôter l'air de l'enveloppe par Pacti à d'un foyer, et à réaliser un de ses jeux les plus extraordinaires qu'un homme ait jamais osé. Cette expérience mémorable eut lieu le 5 juin 1783, en présence des états du Vivarais, assemblé à Annonay, patrie de Montgolfier.

On apprit bientôt dans la capitale un fait aussi prodigieux. Charles, physicien distingué, entreprit d'obtenir le même effet par un autre moyen. Il opéra avec raison l'hydrogène, qui est deux à quinze fois plus léger que l'air atmosphérique, à ce même air dilaté par l'action du feu.

On venait de composer un nouvel enduit résultant d'une dissolution de gomme élastique dans l'huile de térébenthine: Charles résolut de s'appliquer aux enveloppes de taffetas où l'on renfermait l'hydrogène, et, après un grand nombre d'essais, il parvint à résoudre la difficulté principale de la construction des aérostats, celle de contenir pendant un temps assez long, et dans une enveloppe extrêmement légère et flexible, une substance gazeuse aussi subtile que l'hydrogène. Cette grande expérience eut un plein succès: son aérostat s'élève du Champ-de-Mars le 2 août 1783, et parvient en deux minutes à 1000 pieds de hauteur; il descendit, peu de temps après, à cinq lieues de distance. C'est la première fois qu'on a employé l'hydrogène dans les aérostats. Ce procédé est le seul dont on fasse usage aujourd'hui. Un peu plus tard, et, toujours, après Filatre de Rosier et Darlandes, Charles, accompagné de Robert, osa se lancer dans une nacelle suspendue au ballon; il s'élève d'abord à plus de 6000 pieds et parcourut, au milieu des nuages, un intervalle de neuf lieues. Le bruit de cette nouvelle ne se répandit en France et à la nation la plus vive de l'Europe eut-elle, suivant Fontenelle, des impressions qu'on ne peut décrire et dont l'effet paraît en quelque sorte incroyable. L'admiration et l'enthousiasme agitaient tous les esprits; une multitude prodigieuse accourut de plusieurs provinces, remplissant les Tuileries. Lorsque les navigateurs s'élèvent, les spectateurs furent saisis d'effroi et d'étonnement, *un grand nombre tombèrent à genoux*; on respirait à peine; on garda assez longtemps un silence profond et universel, qui fut suivi d'acclamations immenses. Descendu dans la plaine de Nesle, Charles proposa à Robert de permettre qu'il continuât seul son voyage: son but était d'atteindre à une heure le second plus grand; et, en effet, il s'élève à plus de 9000 pieds, qu'il abrégea à son gré et sortit de la nacelle.

Le roi avait été informé de ce voyage, et l'on a cru que le savoir des deux autres différens qu'il donna à ce sujet, Louis XVI, s'étant à une vive inquiétude, avait d'abord exigé que le magistrat de police s'opposât à cette ascension; *en ignore comment la défense ne fut pas donnée*, lorsqu'on apprit en suite le succès de cette entreprise, le roi fit donner à Charles, sur sa cassette, une pension assez considérable et un appartement au Louvre. Soit dit en passant, cette magnificence royale faillit lui coûter cher. Le riche cabinet de physique qu'il avait formé occupait une partie de la galerie d'Apollon, lorsque, le 10 août 1792, le peuple, en armes, pénétra dans ses appartemens. Pourtant, Charles, environné d'une multitude furieuse, se nomma; il ouvrit, au pillard, le char même dont il s'était servi et qui devint ainsi, pour lui, un monument protecteur.

A continuer.

(POUR LE FANTASQUE.)

QUELQUES FLEURS.

ESQUISSE DE BOTANIQUE.

Dialogue.

Tout le monde sait que lorsque Mlle. de Scudéry visita Vincennes, on lui montra des œillets que le grand Condé s'était plu à cultiver pendant les jours de sa captivité, et qu'une heureuse inspiration lui fit faire agréablement:

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa d'une main qui gagnait les batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles,
Et ne t'étonne plus que Mars soit jardinier.

Pensée.

C'est la fleur des souvenirs; elle charme la vue par la symétrie de ses couleurs, par le contraste et la variété de ses nuances. On a remarqué que rien n'étant fané en éclat resté à peu près sans altération. Elle figure parmi les symboles de famille.

« J'aime la pensée; elle a été le premier don que j'ai reçu d'une main qui m'est chère. Ce fut Emilie qui me la présenta, la veille d'une longue absence. Cette pensée fut interprète d'un mot de sentiment, et fit tout avant moi vers tout; mais Emilie a bien vite, m'a prouvé depuis que la véritable amitié, celle qui émane de l'âme, reste toujours étrangère au destin de ses emblèmes.

L'oranger.

Donnez, donnez, et Dieu vous l'unira:

Toujours concert de fleurs, de fruits et de verdure, l'oranger est semblable à un ami généreux qui prodigue ses bienfaits. Son éclosion est difficile par suite des accidens auxquels il est sujet; mais s'il dépasse ses premiers ans et ses pénibles années il vit des siècles... On cite comme une preuve de la longévité de ces arbres celui qui fut assis en 1522 avec les meubles du connétable de Bourbon; il s'est déjà en France le plus bel arbre de son espèce, et on le croyait âgé de soixante-dix ans. Il a brillé longtemps à Versailles, il aurait seulement trois cent soixante-dix-neuf ans. On montre à Fontainebleau plusieurs orangers qui étaient très-en usage du temps de François Ier. On en voit à Choisy qui ont appartenu à Catherine de Médicis.

On a donné le nom d'orangerie aux serres qui abritent en hiver les plantes exotiques, et l'on en a fait souvent des lieux de fêtes. Vers l'an 1760, lorsque les superbe Potemkin occupait le second trône de l'empire russe, il voulut donner à sa souveraine, Catherine II, un festin digne d'elle, et rassembla dans ses orangeries les plus belles fleurs et les meilleurs fruits de toutes les parties du monde. La cerise, l'ananas, l'abricot, la banane, le raisin et l'orange mûrirent exprès pour cette princesse, qui put un instant se croire transportée dans un pays magique, et rêver le bonheur sous les berceaux de myrthes et de magnolia. Le repas fut d'une somptuosité sans égale; l'histoire nous n'a pas conservé le détail, mais elle nous a transmis que le seul nougat coûta 30, 000 fr.; et cette particularité doit faire juger du reste.

Les Roses de Mr de Malesherbes.

M. Lamoignon de Malesherbes avait coutume de passer tous les ans, au beau château de Vermeuil, près Versailles, propriété de l'où, pour se délasser des fonctions importantes qui lui était confiées. Parmi les occupations auxquelles se livrait cet homme célèbre, la culture des fleurs était celle à laquelle il s'adonnait particulièrement. Il prenait surtout le plus grand plaisir à soigner un bosquet de rosiers qu'il avait planté lui-même dans une demi-lune de bois taillis, formant remise de chasse, qui se trouvait auprès du village de Vermeuil.

De tous les rosiers qu'avait plantés Mr. De Malesherbes en un mot, il avait trompé son espérance. Des buissons de roses, de différentes espèces, formaient dans un lieu agreste et solitaire, un contraste frappant avec les arbustes sauvages dont ils étaient environnés, attiraient tous les regards, et produisaient une sensation aussi agréable qu'imprévue.

L'heureux cultivateur de ces bosquets, harmonie ne pouvait malgré sa truchante modestie, s'empêcher d'être fier de ses succès. Il en parlait à tous ceux qui se présentaient au château de Vermeuil, et il les conduisait à ce qu'il appelait sa solitude. Il avait formé de ses mains un joli bosquet de gazon, et construit avec de la terre et des branches d'arbres, une grotte où tantôt il se mettait à l'abri de la pluie, tantôt il prétendait en tirer un admirable effet des rayons brillants du soleil. C'est là que, Philosophe à la main, il lisait Voltaire, il réfléchissait en paix sur les vicissitude humaines, et récapitulait les événements qui avaient rempli sa carrière.

Mais voyez donc, disait il à toutes les personnes qu'il conduisait à cette solitude, comme tous ces rosiers sont frais et touffus! ceux des jardins somptueux et les mieux cultivés n'ont pas des fleurs plus jolies et plus abondantes. Ce qui m'est une surtout, ajoutait-il en se transportant, c'est que depuis plusieurs années que je cultive ces rosiers, je n'en ai pas perdu un seul, jamais jardinier quelqu'habile qu'il fût, n'eut la main plus heureuse que moi; aussi m'appelle-t-on dans ce village *Lamoignon les roses* pour me distinguer de tous ceux de ma famille qui portent le nom noir.

Un jour que Mr. de Malesherbes s'était levé plus tôt qu'à l'ordinaire, il se rendit à son bosquet et fit bien avant le lever du soleil. C'était vers la moitié du mois de juin, à en près à l'époque du solstice où les jours sont les plus longs de l'année. La matinée était délicieuse, un vent frais et une abondante rosée rafraîchissaient la terre, désséchée par la chaleur du jour précédent. Les champs variés de mille et mille nuances formaient un concert ravissant, que les échos multipliaient à l'infini et répétaient dans les montagne; les prairies émaillées, les plantes aromatiques et la vigne en fleurs remplissaient l'atmosphère d'un parfum délicieux. En un mot, le printemps régnait encore et l'été commençait à paraître.

M. de Malesherbes, assis près de sa grotte contemplait avec respect et calme heureux d'une matinée; des bruits légers se faisaient entendre. Il croit d'abord que c'est la marche de quelque lièvre ou de quelque faon timide qui traverse le feuillage une jeune fille qui revenant de Versailles, un pot en tête sur la tête, s'arrête devant une fontaine, y puise de l'eau dont elle remplit sa cruche, s'avance jusqu'au bosquet, s'arrête retourne plusieurs fois à la fontaine; et, par ce moyen, dépare au plus de chaque voisine que qu'antité d'eau suffisante pour les ranimer tous. Le magistrat qui pendant ce temps, s'était tapis sur son banc de verdure pour ne pas interrompre la jeune laitière, la suivait des yeux avec avidité, ne cachant à quoi attirait les soins empressés qu'elle donnait à ces rosiers. Cependant l'étonnement et la curiosité attiraient malgré lui le mystérieux vers la jeune inconnue, au moment où elle déposait au pied d'un rosier blanc sa dernière cruche d'eau.

Celle ci, tressaillit, jette un cri de surprise à la vue de M. de Malesherbes, qui l'abonde aussitôt et lui demande qui lui a donné l'ordre d'arroser ainsi tout ce bosquet. Hot monseigneur, dit la jeune fille toute tremblante, j'nons que d'bonnes intentions j'vous assure; j'ai suis pas la seule d'ces cantonnes... et c'est aujourd'hui mon tour

—Comment, votre tour!

—Oui... monseigneur, c'était hier à Lise, et c'est demain à Perrette.

—Eh! j'ai pas-vous, jeune fille, je ne vous comprends pas.

—Puisque vous m'avez prise sur l'fait; j'nos pouvons plus vous en faire mystère; ben, j'ne voyons pas qu'ça puisse tant vous fâcher..... Vous saurez donc, monseigneur, qu'nous ayant eu de nos champs planter vous-même et soigner ces beaux rosiers, j'nous sommes dit dans tous les hameaux des environs: faut prouver à celui qui répand chaque jour tant de bienfaits parmi nous et qui sait honorer si ben l'agriculture, qu'il n'a pas à faire à des ingrats; et j'nous qu'il se plaît tant à cultiver des fleurs, l'ai d'faire sans qu'il s'en doute. Pour ça, toute j'fille, âgée de quinze ans s'a tenue chacune à son tour, pendant d'venir son lait à Vermeuil, de puiser l'eau à la fontaine qui est ici près et d'arroser tous les matins, avant le lever du soleil, les rosiers d'mon ami, d'mon j'ère à tous.... Depuis quatre ans, monseigneur, j'n'avons pas manqué à ce devoir, et j'nous dirai même qu'c'est à qui d'nos jeunes filles atteindra ès quinzième ann', pour avoir l'honneur d'arroser et d'soigner les roses de Mr. de Malesherbes.

Ce récit naïf et touchant fit une vive impression sur le ministre. "Je ne m'étonne plus, se disait-il avec ravissement, si mes rosiers sont si beaux!..."

Depuis le mot cruelle et prématurée (*) de cet homme célèbre, on n'a pas osé cultiver le bosquet que plantaient à sa main bienfaisante: et c'est encore à qui respectera *les roses de monsieur de Malesherbes.*

Tribune Publique.

Au peu d'esprit sur le bon homme avait,
L'esprit d'autrui par complément serait.

Mr. le Rédacteur,

Pourquoi faut-il que les choses les plus belles, les plus louables en elles-mêmes fournissent constamment à quelques pauvres chétifs individus l'occasion de montrer leurs longues oreilles et le ridicule de leurs notions sur ce qui est véritablement beau et bon? Vous ne savez probablement pas pourquoi; eh bien moi non plus; cependant cela ne m'empêchera pas de vous citer deux simples faits qui viennent à l'appui de la question que je faisais plus haut sans en donner la solution. N'allez pas croire que ce que je prends la liberté de vous communiquer soit d'un intérêt public, bien loin de là, cela ne touche de près que deux petits êtres bien insignifiants par eux-mêmes; mais si l'exposition au grand jour de leur ridicule pouvait donner un autre cours à leur sotte vanité ou les en corriger tout-à-fait, je croirais avoir fait beaucoup pour eux et j'espère que vous ne regretterez pas la place que vous aurez accordée à ma petite lettre quelqu'indigne qu'elle soit de figurer dans le coin le plus reculé de votre feuille.

Plusieurs messieurs anglais se trouvaient dans un magasin au moment où passait la belle procession le jour de la St. Jean Baptiste. Un jeune canadien, qui est commis dans cette boutique, se cachait derrière un tapis pour voir passer ses compatriotes et n'en être point vu. Les messieurs anglais qui admiraient la bonne tenue de tous ceux qui prenaient part à la cérémonie demandèrent au jeune canadien comme d'un air de reproche, pourquoi il n'était pas dans les rangs.—"Ne voyez-vous pas qu'il y a toute sorte de monde", répondit celui-ci en faisant une moue au moyen de laquelle il pensait exprimer le plus dédaigneux mépris, mais qui ne peignit bien intelligiblement que sa profonde sottise.

Autre cas désespéré de bêtise.

Un jeune homme qui aspire à la gloire professionelle, mais qui n'a pas encore de commission en poche, se trouvait chez un ouvrier des plus respectables, tant par son caractère privé que par la position indépendante où le met son travail. Chacune des personnes présentes se félicitait de la première célébration d'une fête nationale à Québec et se promettait de concourir de tout son pouvoir à la splendeur de la prochaine: —"Quant à moi, s'écria le jeune homme en question, jusqu'à présent je suis bien fâché de m'être mêlé de cette affaire-là; quand on pensé qu'au banquet nous étions tous assis sans aucun égard au rang qu'on occupe dans le monde! pour moi je me retire de la société si l'on ne met pas pour ça le quatre banquet de l'an prochain il y aura une table pour les docteurs, une pour les avocats, une pour les notaires et une autre où se placeraient les marchands, les charpentiers, les cordonniers et autres gens de cette espèce!"

Ce jeune monsieur-là n'a-t-il pas fait par ce peu de mots le plus bel éloge possible de la fête? Eh! mais par malheur il n'a pas fait le sien. C'est fâcheux. Néanmoins, monsieur l'éditeur, dans l'espoir qu'on se reconnaissant dans cette lettre il verra sa sottise et cherchera à s'en corriger, je veut bien ne pas le nommer ni le désigner en aucune

---

(*) M. de Malesherbes périt sur l'échafaud révolutionnaire, en avril 1794. Il était malheureusement, en chef son administration, comme bien des fautes, dont il fut une des plus illustres victimes. Ce pendant même d'un sort aussi fut cette si des erreurs pourraient être des crimes.